

UNIVERSITÉ LYON 2

LE DISCOURS DU JOURNAL

Contribution à l'étude des formes
de la presse quotidienne

Thèse de Doctorat d'État

Présentée par Jean-François TETU

sous la direction de M. le Professeur R. BELLET

TABLE DES MATIERES

Introduction	p. 4
<u>Première Partie :</u>	
<u>LA DISPOSITION DU JOURNAL</u>	p. 35
<u>Avant propos : les formats</u>	p. 36
<u>Chapitre I : Points de repère</u>	p. 45
1. De <u>La Gazette</u> au <u>Moniteur</u>	
- La Gazette	p. 46
- le premier quotidien	p. 49
- les apports de la Révolution	p. 52
- la place du Moniteur	p. 56
2. De <u>La Presse</u> au <u>Matin</u>	
- le début du XIXe siècle	p. 60
- la <u>Presse</u>	p. 63
- Février 1848 et le 2 Décembre	p. 66
- petits et grands formats	p. 70
3. Le début du XXe siècle	
- modifications de la matière journalistique	p. 78
- l'entre deux guerres	p. 85
- les nouveaux contenus rédactionnels	p. 87
. le reportage	p. 87
. le renouveau du fait divers par la photographie	p. 90
. le sport	p. 94
. le cinéma	p. 96
4. <u>Paris-Soir</u>	p. 100
<u>Chapitre II : La mise en page</u>	p. 104
1. La distribution de l'espace	

- le colonnage	p.108
- les emplacements	p.112
2. Les "variables visuelles"	p.117
- la surface	p.123
- la "taille"	p.136
- la combinaison "taille-valeur"	p.137
- la couleur	p.143
- le grain, la forme, l'orientation	p.148
3. Les "styles" de mise en page	p.153
<u>Chapitre III</u> : Les illustrations	p.157
1. <u>Avant la photographie</u>	
a. la caricature	p.163
b. l'apport de l' <u>Illustration</u>	p.170
c. <u>Excelsior</u>	p.173
d. un exemple : <u>Le Petit Journal</u>	p.176
2. <u>La Photographie</u>	p.196
a. la "forme" photographique	p.196
- l'analogie	p.197
- identité et exactitude	p.200
- conditions de lisibilité	p.204
b. l'objet photographié	p.206
- l'individu seul	p.206
- le duo	p.209
- le groupe	p.211
- l'objet	p.213
c. L'énonciation de la photographie	p.220
- l'évolution des objets représentés	p.220
- la ressemblance	p.224
- la morphologie du corps	p.226
d. un cas limite ; une panne d'électricité	p.232

3. Les étapes de fixation du sens	p.237
- provenance des photographies	p.237
- le code photographique	p.239
- les techniques	p.242
- la légende	p.244
- les séries	p.246

Deuxième Partie :

<u>QUI PARLE ?</u>	p.253
--------------------	-------

<u>Chapitre I : Le langage de l'agence</u>	p.262
1. <u>Ce que retient l'agence</u>	p.263
2. <u>La rédaction des dépêches</u>	p.272
a. le lexique	p.274
b. les syntagmes verbaux	p.278
c. les liaisons syntaxiques	p.280
3. <u>La hiérarchisation des dépêches</u>	p.280
4. <u>Du téléscripteur au journal</u>	p.285

<u>Chapitre II : Les titres</u>	p.288
1. <u>Le titre : fragment ou totalité</u>	p.289
2. <u>Le "savoir" dans le titre</u>	p.296
a. un contenu sémantique nouveau	p.297
b. informativité et cohérence	p.298
c. le "nouveau" et le "déjà-connu"	p.299
d. l'information et la différence	p.301
3. <u>L'organisation spatiale des titres</u>	p.302
a. La mise en rubrique	p.302
b. titre et sur-titre	p.304
4. <u>Rhétorique du titre</u>	p.307
a. structures logiques et structures syntaxiques	p.307
b. la transformation passive	p.309
c. la présupposition	p.314
d. nominalisation et énoncés nominaux	p.321
e. l'anaphore	p.323
f. l'implicite	p.325

g. articles définis et indéfinis	p.327
h. interrogations	p.328
i. titres à deux points	p.330
5. <u>L'énonciation du titre</u>	p.332

Chapitre III : Marques et traces du journaliste p.335

1. <u>Questions préalables</u>	p.336
a. la signature	p.337
b. Correspondants et envoyés spéciaux	p.350
c. tribunes libres	p.352
2. <u>L'identification de la séquence rapportée</u>	p.356
3. <u>Les modes d'intervention du journaliste</u>	p.364
a. la sélection des informations	p.364
b. les interventions "affectives"	p.370
c. les interventions analytiques	p.372
d. les évaluations	p.376
4. <u>Faire savoir</u>	p.382

Troisième Partie :

QU'EST-CE QU'UNE INFORMATION ? p.393

Chapitre I : De l'événement aux "affaires" p.394

1. <u>L'événement de l'Ancien Régime</u>	p.403
a. le Te Deum, indice de l'événement	p.403
b. les gazettes	p.406
2. <u>La naissance de l'événement moderne</u>	p.414
3. <u>Evénement, presse et opinion</u>	p.420
a. Hiroshima : les catégories préexistantes	p.420
b. Liévin : la suspension du jugement	p.425
c. Troyes : individu et institution	p.427
d. Affaire Boulin : presse et événement	p.430
4. <u>La volonté de savoir</u>	p.434

<u>Chapitre II</u> : Le fait divers	p.439
1. <u>La fascination de l'accident</u>	p.445
2. <u>Le fait divers : classable ou inclassable</u>	p.446
3. <u>Le fait divers : une information complète</u>	p.455
4. <u>Le fait divers : une corrélation aberrante</u>	p.457
5. <u>La contestation de l'ordre social</u>	p.466
6. <u>Le fait divers : un récit poétique</u>	p.473

<u>Chapitre III</u> : La mise en récit	
(le procès de Bobigny)	p.485
1. <u>Le personnage central</u>	p.496
- prédésignation conventionnelle :	
le nom	p.496
- qualification différentielle	p.498
- distribution différentielle	p.499
- autonomie différentielle	p.500
-fonctionnalité différentielle	p.500
- contextes sémantiques essentiels	p.502
2. <u>Les personnages adjuvants : la compétence</u>	p.505
- la mère	p.505
- l'avorteuse	p.507
- l'avocat	p.508
- les relais	p.509
3. <u>Les opposants</u>	p.512
- l'amant	p.512
- police, justice, société	p.514
4. <u>La loi de 1920</u>	p.517
- la loi : comment relaxer un coupable(1)	p.518
- la presse :	(2) p.520
- le discours de la presse est-il un discours répressif	p.523
- le discours féministe	p.525
- les différences entre les journaux	p.529
- le conflit insoluble et l'impossibilité d'un récit	p.530

- ordre moral ou progrès légal	p.532
<u>Chapitre IV : Faire savoir ou faire croire</u>	p.540
<u>1. Le Réalisme</u>	p.541
a. Les procédés d'authentification	p.549
- la redondance	p.549
- in media res	p.550
- le retard du sens	p.552
- la temporalité	p.554
- le réalisme biographique	p.554
- histoires parallèles	p.557
- thèmes et témoins	p.558
b. La description	p.559
- la transmission du savoir	p.560
- fonctions, qualifications, lexique	p.564
- description et récit	p.566
- la description et son objet	p.569
- fonction de la description	p.570
<u>2. L'argumentation</u>	p.574
a. le vraisemblable	p.574
b. l'autorité de l'autre	p.583
<u>3. Stratégie d'un éditorial</u>	p.598
- le programme de l'éditorial	p.600
- dimensions pragmatiques et cognitives	p.601
- manipulation	p.603
- 1° définition du journal	p.604
- 1° sous programme	p.606
- l'énonciateur	p.609
- 2° sous programme	p.611
- 2° définition du journal	p.613
- le vouloir du sujet	p.614
- du faire savoir au faire croire	p.616
- la situation contractuelle	p.619

<u>Conclusion</u>	p.623
<u>Annexes</u>	p.645
<u>Index des journaux cités</u>	p.686
<u>Index des auteurs cités</u>	p.693
<u>Bibliographie</u>	p.698
<u>Table des matières</u>	p.741

INTRODUCTION

La presse, et l'ensemble des médias (1) en général, semble bien constituer actuellement un vaste domaine de recherches plus que le lieu d'une discipline particulière. Si on commence, assez timidement d'ailleurs, à enseigner la presse à l'école, c'est parce qu'on y voit le plus souvent, du côté des pouvoirs publics, un moyen "d'ouvrir l'école à la vie" et, du côté des enseignants, le moyen de sensibiliser les élèves à l'objet plus général de leurs disciplines respectives : la langue, et différentes formes de discours, l'histoire, la géographie, l'économie, etc.. Il est vrai que, à côté du domaine très vaste que couvrent les noms des "sciences humaines", et des "sciences sociales", il existe l'appellation de "sciences de la communication" ou de "sciences de l'information", mais ce n'est pas par hasard si le nom de "sciences" s'y trouve toujours décliné au pluriel, parce qu'on serait très en peine de définir, à l'aide de concepts qui lui seraient spécifiques, "une" science de l'information et de la communication. On y trouve en effet, côte à côte, des physiciens et des mathématiciens, des historiens, des juristes, des sociologues et des linguistes qui, au premier abord, semblent seulement appliquer à cet objet particulier les concepts et les méthodes qui ont fait leurs preuves sur leurs objets "propres". Et pourtant, les médias ont cette particularité qu'il semble impossible d'interroger sérieusement

(1) Nous utilisons ici la nomination francisée de "médias" désormais usuelle plutôt que la composition anglo-saxonne "mass-media" qui semblait canonique au début des années soixante.

leur nature, leur fonctionnement, ou leurs effets, sans faire appel à plusieurs disciplines (1), sans rencontrer d'autres démarches qui, en retour, "interrogent" la discipline d'où le chercheur est parti.(2) C'est peut-être ce qui explique la multiplicité et la variété des travaux qui les prennent pour objet ; c'est aussi ce qui explique l'évolution considérable de ces travaux depuis près d'un demi-siècle ; et c'est à coup sûr la source d'une curiosité constamment renouvelée pour le chercheur parce qu'il ne peut faire qu'il ne rencontre sans cesse d'autres travaux très différents, qui le contraignent à s'interroger sans cesse sur la validité de sa propre démarche et la complexité de son objet.

Il est donc nécessaire, pour définir ce qui sera notre démarche, de rappeler l'horizon que constitue, pour chaque recherche particulière, l'évolution récente des études sur les médias.

(1) On en verra le signe dans le fait que la plus récente Histoire générale de la Presse Française (PUF) ne cesse de renvoyer de l'une à l'autre de ses subdivisions : les techniques, le droit, l'économie etc..

(2) Voir F.Balle, Médias et Société, Paris, Montchrestin, 1980, qui présente le panorama le plus complet à ce jour des institutions médiatiques et de l'évolution des travaux sociologiques sur l'ensemble des médias.

Moins ancienne que le livre, la presse est un de ces médias. Et si, depuis plus d'un siècle les travaux d'histoire de la presse se sont succédés (1), le développement considérable des études sur les médias ne date que de moins d'un demi-siècle et participe très largement de l'intérêt général des dernières décennies pour le fonctionnement des sociétés et des groupes sociaux.

On ne peut manquer de rappeler le rôle de pionnier qu'a eu, en ce domaine, Paul Lazarsfeld; dès sa première enquête, publiée en 1940, il comparait l'ancien médium, la presse, et le nouveau, la radio qui, dans son pays, allait être illustré par les causeries de Roosevelt (2). Roosevelt allait d'ailleurs donner à Lazarsfeld l'occasion de réaliser l'enquête célèbre qui, pour une génération, allait devenir un des modèles d'analyse des médias ; The people's choice (3), qui analyse le comportement des électeurs d'un comté de l'Ohio pendant la campagne présidentielle qui opposait Roosevelt à Wilkie, montre que les caractéristiques sociales déterminent le choix politique des électeurs, et que la presse et la radio renforcent la cohérence des groupes sociaux et donc leurs choix politiques. Ces travaux étaient fondamentalement des travaux de

(1) La première grande étude historique, celle d'Eugène Hatin, indique dans son titre même la plurivalence de l'objet presse : Histoire politique et littéraire de la presse en France, 8 vol., Paris, 1859-61. Il faut signaler que l'intérêt des études littéraires pour la presse ancienne (antérieure à la Révolution) est fortement liée au fait que la plupart des anciens périodiques sont, avant tout, des journaux "littéraires".

(2) P.F. Lazarsfeld, Radio and the printed page, New-York, 1940.

(3) P.F. Lazarsfeld, The people's choice, New-York, 1944.

science politique qui visaient à mesurer l'effet des médias ; ils allaient stimuler une importance lignée de chercheurs dans une direction qu'on pourrait appeler l'étude de la persuasion. La persuasion, en effet, est au coeur de cette sorte de guide du chercheur dont Harold Lasswell donne une formule de la plus grande concision en 1948 : "Who get what, when, how ?" (1). Cette formule, et son auteur, sont extrêmement proches du modèle de Shannon, établi à peu près au même moment (2). Ces deux formules fournissaient, dans leur forme même, une sorte de programme de recherche qui permettait d'organiser les travaux en direction de l'une ou de l'autre des "composantes" de la communication : la source, l'émetteur, le code, le canal, le récepteur etc. Vingt-cinq ans plus tard, c'est encore le modèle de Shannon, plus ou moins combiné avec les "fonctions du langage" décrites par Jacobson (3) qui allait servir de point de départ aux travaux de sémiologie de la communication (4). Jusqu'à la fin des années cinquante en tout cas, les travaux américains poursuivent cette voie, sans cesse améliorée : Berelson apporte des nuances et des confirmations aux enquêtes de Lazarsfeld en montrant, en 1948, qu'il y a une relation stable entre l'opinion des électeurs et les choix des programmes radiodiffusés et que la détermination politique des électeurs correspond à l'écoute des programmes de

(1) in Lyman Bryson, The communication of Ideas, 1948.

(2) C. Shannon et W. Weaver, The mathematical Theory of Communication, 1947. F. Balle, o.c., indique que ce modèle a été publié dès 1947 dans le Bell System Technical Journal. On sait que les travaux de Shannon étaient réalisés pour le compte de la société des téléphones Bell.

(3) R. Jacobson, Essais de linguistique générale, Paris : Minuit, 1963, 4e partie "Linguistique et Poétique".

(4) Voir par exemple L. Prieto, Messages et Signaux, Paris : PUF, 1966, et V. Eco, La structure absente, Paris : Mercure de France, 1972, 1e partie "Le signal et le sens", pp. 37-168.

de la radio (1); un peu plus tard, il définit les buts et les méthodes de ce que, depuis, on appelle l' "analyse de contenu" : "technique de recherche pour la description objective, systématique et quantitative du contenu manifeste de la communication." (2) Dans le même fil des recherches, Elihu Katz, avec P.Lazarsfeld encore, proposent, un peu plus tard, l'idée selon laquelle l'effet des médias se fait en deux étapes : les messages atteignent d'abord un cercle de gens limité qui fonctionnent comme pilotes de l'opinion de leur groupe ; c'est par la médiation de ces "leaders" des groupes sociaux que s'effectue la persuasion : cette théorie, le "two-step flow of communication" apportait un progrès considérable, parce qu'elle montrait comment l'influence des médias est elle-même médiatisée par les rapports de persuasion qui préexistent dans les groupes (3).

Pendant la même période, qui s'étend du début de la 2e guerre mondiale à la fin des années cinquante, des chercheurs français donnaient une impulsion très différente aux études de l'information. Car en France, à cette époque du moins, c'est davantage l'information qui est visée que la "communication"(4).

(1) B.Berelson, P.Lazarsfeld : Voting, a study of opinion formation in a presidential campaign, Chicago, 1955.

(2) B.Berelson, Content analysis in communication research, The free press, Glencoe, 1952.

(3) E.Katz et P.Lazarsfeld, Personal Influence, The free press, Glencoe, 1955.

(4) Voir F.Balle, o.c. p.19-20. "En vérité, l'adoption d'un langage différent est moins innocent qu'il n'y paraît. En préférant pour de nombreuses années le mot information, les chercheurs français mettront l'accent sur le contenu de ce qui est transmis (...) A l'inverse, les Américains prêtent plus d'attention aux contenants qu'aux contenus des médias". Peut-être convient-il d'apporter à cette affirmation une nuance, car ce sont bien les Américains qui ont "inventé" l'analyse de contenu ; mais F. Balle donne de la différence entre les deux courants de recherche une interprétation extrêmement...

Cela apparaît de façon sensible dans le développement des études juridiques autour de F.Terrou. Peut-être ailleurs, cette direction des recherches était-elle liée à la situation historique de la France à la Libération : les ordonnances de 1944 montraient par exemple la volonté d'éviter que se reproduise l'assujettissement de la presse aux puissances financières qui avait marqué la troisième République. C'est en tout cas ce qui ressort des chapitres juridiques de l'Histoire générale de la Presse dont F.Terrou est un des maîtres d'oeuvre (1). Dans une direction très différente, et dès avant le début de la guerre, J.Stoetzel (2) avait créé l'IFOP grâce auquel les enquêtes par sondage et les recherches sur l'opinion ont pu se développer en France (3).

...convaincante : cette divergence "réside dans la conception que les uns et les autres se font du rôle de l'information" : les américains sont fondamentalement attachés à la liberté de l'information alors que les français reconnaissent à l'Etat une autorité sur l'information. Les débats de 1981 et 82 sur la réforme de l'audio-visuel font penser que cet état d'esprit a peu changé.

(1) L'attention portée au droit de l'information est également sensible dans l'insertion des études sur la presse dans l'Université Française : le secteur juridique fut un des premiers concernés.

(2) J.Stoetzel est l'auteur d'une thèse fondatrice pour l'étude de l'opinion : Esquisse d'une théorie des opinions, Paris, PUF, 1943. Voir aussi J.Stoetzel, Contribution à l'étude expérimentale des opinions, Paris: PUF, 1943.

(3) cf. J.Stoetzel et A.Girard, Les sondages d'opinion publique, Paris, PUF, 1973. Après J.Caseneuve, F.Balle o.c., souligne que la France, dans les années quarante, connaissait en ce domaine un important retard dû au monopole de l'Etat.

Mais si les recherches françaises, tant juridiques et économiques que celles de l'IFOP n'ont cessé de se poursuivre, sans rupture, puis de se développer sous l'effet de demandes accrues, depuis les années soixante, émanant de la radio et de la télévision d'une part, mais aussi de la publicité, la sociologie "politique" qui paraissait triompher aux USA dans les années cinquante allait être vigoureusement critiquée par ses inventeurs même avant de l'être par les générations suivantes : cette démarche qui s'était concentrée sur la recherche des effets, repose sur une conception "mécaniste" du fonctionnement des médias ; les médias étaient en somme conçus comme un "stimulus" et les effets (l'opinion) comme une "réponse" à ce stimulus. Il était apparu que ce courant de recherches, qui avait pourtant semblé très fécond, était limité parce qu'il ne permettait pas de rendre compte de la réalité plus large dans laquelle la communication s'inscrit : le rôle de l'émetteur et du récepteur, par exemple, s'y trouvent définis au départ même de la recherche ce qui interdit de trouver d'autres réponses que celles qu'on s'est donné ; l'analyse de cette communication "de masse" paraissait impropre à rendre compte de la réalité plus complexe de son rôle dans la société "de masse".

Après 1960 en effet, de nouvelles interrogations paraissaient l'emporter qui précisément, à partir des formes contemporaines de la communication, cherchent à rendre compte de la "culture" qu'on se met à appeler aussi "culture de masse". C'était probablement l'effet du développement du "structuralisme" qui se manifestait dans deux directions. La première, issue de Cl.Lévi-Strauss, était anthropologique ou ethnologique; de nouveaux rapports apparaissaient entre

l'ethnologie et l'histoire, la linguistique, la sociologie et la psychologie : entre les mêmes types de phénomènes empruntés à des sociétés différentes, et entre des phénomènes différents provenant de la même société, on voyait apparaître des relations plus intelligibles que les choses qu'elles unissent. C'est de ce structuralisme là sans doute qu'est née l'idée qu'il existe une culture de masse (1) et qu'on pouvait l'interroger sous de multiples aspects : des objets qui peuplent la vie quotidienne à la mode, du travail en miettes à la civilisation des loisirs. La seconde direction "structurale" était d'origine linguistique ; R.Jacobson, qui avait été un des pionniers du structuralisme linguistique dans le mouvement des Formalistes russes, au début des années vingt, puis avait, au Cercle Linguistique de Prague, avec Troubetskoy, "fondé" la distinction entre phonétique et phonologie, enseignait alors à Harvard et au M.I.T, et commençait à être traduit en France ; mais surtout R.Barthes, après ses "Mythologies", imposait, avec les Eléments de Sémiologie, ce nom de Sémiologie qui renouait avec cette science générale des signes que R. de Saussure appelait de ses vœux. Une nouvelle démarche était née qui allait se révéler très utile dans l'analyse des médias : on ne cherche rien hors du message lui-même, mais on cherche à rendre compte de son organisation. Très différente de l'analyse de contenu la sémiologie vise bien pourtant aussi le message (le "what" de Lasswell, le "message" de Shannon et de Jacobson) mais elle en cherche le sens dans sa forme même. C'est pourquoi, croyons-nous, les recherches qui se poursuivent depuis

(1) cf. E.Morin, L'esprit du temps, Grasset, 1962.

vingt ans sous le nom de Sémiologie, même si elles paraissent aux antipodes de l'analyse de contenu, constituent une suite et un approfondissement des travaux plus anciens (1).

L'intérêt pour la forme du message fut à la fois stimulé et bouleversé par l'irruption, dans l'étude des médias, du philosophe canadien Mac Luhan (2). On connaît la formule qui ouvre la première partie de Pour Comprendre les média : "Le Message, c'est le médium" ; "les effets d'un médium sur l'individu ou la société dépendent du changement d'échelle que produit chaque nouvelle technologie, chaque prolongement de nous-mêmes, dans notre vie". En d'autres termes, c'est le mode de transmission d'une culture qui détermine cette culture. Ainsi les médias sont "des produits de base, ou des matières premières,

(1) La relation étroite entre les deux directions "structurales" est très sensible dans les premiers numéros de la revue Communications (Paris, Le Seuil) à laquelle nous renverrons souvent. Cette revue, née de ce qui, au début des années soixante, s'appelait le "centre d'études transdisciplinaires" de la VIe section de l'École Pratique des Hautes Etudes, fut, pour la génération d'étudiants à laquelle nous appartenons, en même temps que les autres travaux de ses premiers rédacteurs (G.Friedmann, E.Morin, R.Barthes par exemple) un des catalyseurs de l'intérêt que nous portions au renouveau de nos propres disciplines. Cette "transdisciplinarité", par exemple, rapprochait les mass-media et la littérature dans notre intérêt pour les fonctions et le fonctionnement des discours.

(2) M. Mac Luhan, The Gutenberg Galaxy, University of Toronto Press, 1962. Traduit en français, Editions H.M.H, Montréal, 1967 puis Paris, Mame, 1967. Et surtout Pour Comprendre les media (Understanding media Mc Graw-Hill, New-York 1964) H.M.H. Montréal, 1968. Paris, Mame/Seuil, 1968).

comme le coton, le charbon, ou le pétrole (...) chaque société paye les yeux de la tête, et paye aussi de chacun des autres sens, chacun des produits de base qui bouleversent sa vie"(1). Mac Luhan, non sans quelque excès polémique, mais avec une vigueur saisissante ("le poisson est seul à ne pas savoir qu'il vit dans l'eau") apportait une sorte de révolution dans ce qu'on croyait savoir des effets et des contenus, et montrait que le fait essentiel de la communication, c'est la communication elle-même. Se trouvaient renouvelés à la fois la réflexion sur la fonction des médias (ils sont, selon Mac Luhan, les prolongements de nos organes physiques et de notre système nerveux), la relation des médias à l'environnement, et la problématique du changement social.

Quinze ans plus tard, où en sommes-nous ? L'impact des médias sur la vie quotidienne paraît s'être renforcé au fur et à mesure qu'ils rapprochaient le public de l'événement et raccourcissaient les distances et le temps: on a vu, en direct, le premier homme marcher sur la lune ; les récepteurs de télévision se sont multipliés, la couleur a remplacé le noir et blanc et, si la presse écrite nationale a vu ses tirages diminuer fortement, les périodiques en tous genres se sont mis à proliférer et les récepteurs de télévision permettent de lire, grâce à Antiope, les cours de la Bourse et les premières pages écrites d'information en télétexte. Et, pendant toute cette période, on n'a cessé de se demander qui lit quoi ? qui voit quoi ? qui entend quoi ? De sondages en interviews et d'enquêtes en sondages, s'est renforcée

(1) Pour comprendre les media. o.c. pp.37-38.

la certitude qu'il y a des publics divers dont on cherche à connaître les "besoins" : on n'ose plus lancer un journal sans une longue étude de marketing, et quand l'explosion brutale d'une foule de radios "libres" surprend tout le monde, on découvre là encore les besoins auxquels ces radios prétendent répondre. On a découvert que les médias avaient des fonctions auxquelles on n'avait pas encore pensé et que, par exemple, la télévision est un excellent moyen de ne pas se sentir isolé. Bref, on a poursuivi l'étude des divers liens entre les médias et la société en tentant de comprendre mieux l'un et l'autre, l'un par l'autre.

Dans le même temps, l'évolution des rapports internationaux et le développement des nouveaux médias a fait revenir sur le devant de la scène les préoccupations politiques qui, au début des années quarante, avaient été la source des premiers travaux sociologiques sur les médias : les travaux de la conférence d'Helsinki, les débats de l'UNESCO tendant à définir un nouvel ordre mondial de l'information, la conférence de Genève qui limite les parties du monde où les satellites pourront envoyer leurs signaux, tout cela montre un renouveau de l'attention politique portée sur l'information et la communication. Entre "l'Est" et "l'Ouest", entre le "Nord" et le "Sud", les conflits sont toujours prêts à éclater qui ont l'information pour objet.

A l'échelle des nations, des nations occidentales du moins, c'est la même préoccupation politique qui fait passer R. Debray du Scribe au Pouvoir intellectuel en France et, non sans une publicité qu'autorise justement le système qu'il dénonce, transforme en idée à la mode le résultat de recherches ininterrompues depuis au moins dix ans sur les structures institutionnelles

de ce que P.Schaeffer appelait en 1970 les "machines à communiquer" (1). On ne peut plus en effet se contenter du message et du destinataire, il y a un deuxième degré, que montre Schaeffer, "c'est, à travers des messages si divers et si nombreux, le dialogue masqué des partenaires, le "second discours" qui se rit des codes et des conventions" ; il y a encore un troisième niveau, celui de la "manipulation des protagonistes : un troisième homme aménage leur conversation, règle leurs moeurs, veille à leur conditionnement. Il se nomme producteur, firme ou monopole. Il est ou représente le Pouvoir"(2).

(1) P.Schaeffer, Les machines à communiquer, Paris: Seuil, t.1, 1970, t.II, 1972.

(2) P.Schaeffer, o.c. t.2.

La presse écrite ne représente plus qu'une partie limitée de ce très vaste ensemble et la presse quotidienne est un ensemble encore plus restreint. Pourtant, la presse écrite quotidienne est lue chaque jour par 5 millions de personnes pour la presse nationale et une vingtaine de millions pour la presse régionale. C'est dire qu'elle demeure un agent essentiel de la représentation que la société se fait du monde et d'elle-même. Mais ce n'est pas dans une perspective sociologique que nous l'examinerons.

Ce rappel de travaux multi-disciplinaires est pourtant nécessaire parce que l'évolution de l'étude des médias se fait tantôt sous l'impulsion de la sociologie, tantôt sous celle de la linguistique, de la psychologie sociale, de l'histoire, etc... Et on pourrait dire sans craindre le paradoxe que, dans ce domaine comme en beaucoup d'autres, toute recherche s'inscrit aussi dans la suite des travaux dont pourtant elle s'écarte. Ainsi le titre de ce travail le rattache-t-il d'emblée à la tradition "sémiologique" des études de presse, qui, avec des instruments linguistiques, poursuivent l'analyse des éléments constitutifs du modèle de Shannon. Mais, par exemple, au moment où R.Barthes définissait sémiologiquement "l'effet de réel", J.Kayser publiait la première analyse "morphologique" du quotidien, dont nous pensons qu'elle n'est pas sans rapport avec l'illusion de réalité etc... Si bien qu'en définissant ce travail comme l'étude du "discours" de la presse quotidienne, nous limitons notre enquête à l'objet journal seul, mais cet objet n'est pas "donné".

Toute recherche ne peut atteindre son objet (le "discours" du journal est celui que nous visons) qu'en le reconstruisant à sa manière. C'est son premier objectif et sa première difficulté. En effet la démarche que nous suivons n'est pas la seule possible et elle ne peut effacer les démarches qui l'ont précédée. On verra que, très souvent, elle prend appui sur des recherches antérieures, appartenant à des disciplines diverses qui lui permettent précisément de trouver sa place. Tant de livres, et depuis longtemps, ont traité de la presse qu'il paraîtrait bien présomptueux de vouloir en faire une synthèse, et bien naïf de prétendre ouvrir un horizon nouveau. Aussi s'agit-il beaucoup plus modestement de dégager des questions qui ont été moins explorées à l'aide de celles qui ont déjà trouvé une réponse.

Les travaux sur la typographie et l'impression (1), les travaux de J.Kayser sur la morphologie du journal, ceux de Richaudeau sur la lisibilité, par exemple, ont ouvert la voie des recherches sur la forme, ou les formes de cet imprimé. Les analyses de contenu (2), et les analyses de discours (3), s'attachent à leur contenu. Notre travail porte à la fois sur les formes et sur les contenus, ou plutôt il cherche à mettre en valeur les formes dans les contenus ; si nous nous attachons à relever la naissance et les caractéristiques des formes actuelles, c'est

(1) Blanchard, Massin, Peignot par exemple. Cf. bibliographie.

(2) Outre les chercheurs américains déjà cités, cf. L.Bardin, J.C.Gardin, J.Kayser, V.Morin etc.. cf. bibliographie.

(3) Pour la construction d'une grammaire du discours, voir Harris et Dubois ; pour l'analyse automatique (découpage du discours et réécriture d'énoncés canoniques) voir Pêcheux ; pour la lexicométrie, voir Tournier etc. cf. bibliographie.

parce que le discours que tient le journal, l'information, est bien, comme son nom l'indique, une mise en forme.

Les historiens de la presse, auxquels nous ferons souvent référence, ont constitué un savoir de plus en plus précis et précieux, dans deux directions complémentaires et opposées : des enquêtes limitées à un titre par exemple (1), ou à une période courte (2), d'un côté, et de l'autre des histoires extrêmement vastes qui retracent l'évolution économique, politique, sociologique, juridique etc.. de cet ensemble extrêmement divers que constitue la presse (3). L'Histoire de la Presse s'attache ainsi à rendre compte de l'évolution du journalisme et des journaux à partir d'un examen qui situe la presse entre deux limites : l'examen microscopique de l'histoire d'un cas particulier, comme l'indique le titre de telles enquêtes : "Le Monde" de Beuve-Méry ou "l'affaire Dreyfus et la presse"; l'examen macroscopique de "la presse", c'est à dire de l'ensemble des journaux qui constituent la presse en une institution dont on peut questionner la création, le fonctionnement, et l'évolution.

Pour notre part, nous cherchons à rendre compte de ce qu'au fil des pages nous appelons

(1) par exemple R. Barrillon, Le cas Paris-Soir, A. Colin, 1959 ou Y. Cau, Un grand quotidien dans la guerre : Le Progrès (juin 40 - Novembre 42), Lyon: CNRS, 1979.

(2) par exemple : Histoire et Presse au XVIIIe siècle l'année 1734 sous la direction de P. Rétat et J. Sgard. CNRS, Lyon, 1978.

(3) P. Albert en est actuellement le meilleur représentant.

"le journal". Ce "journal" n'est pas tel journal dont nous pourrions dire le nom, mais un objet théorique, ou un concept, construit à partir d'hypothèses et de vérifications opérées sur des journaux particuliers. Dans une enquête antérieure, reprise ici dans notre troisième partie (1), nous avons cru pouvoir établir que, dans une conjoncture très limitée (le compte rendu d'un procès), l'ensemble des quotidiens nationaux français avait construit un récit au reste assez différent de la réalité du procès et du jugement, mais qui reposait sur un modèle commun, alors même que le contenu du procès opposait fortement les journaux en question et l'opinion de leur lecteurs. L'hypothèse nous est alors venue que, au-delà, ou plutôt en deçà des divergences économiques, politiques, parfois juridiques des journaux, il existe un lien fondamentalement commun et unique, dont nous pourrions tenter de rendre compte. L'évolution de la mise en page, par exemple, nous permet de donner une explication - il y en a forcément d'autres - de la disparition de la presse d'opinion ; le lien peut être établi entre une forme typographique et une forme de discours, bref il existe une forme - sens, et c'est cela notre objet.

Indiquer la place de notre propos, c'est encore une fois en fixer les contours, c'est à dire, en posant nos limites, nous situer par rapport aux autres approches de ce qui n'est jamais tout à fait le même objet, puisqu'il ne recouvre pas le même champ ; de toutes les limites qui nous entourent, la première que nous ayons rencontrée est celle de l'Histoire, ce qui est bien naturel puisque, si nous cherchons le sens

(1)cf. infra, 3e partie, chapitre 3.

de la forme, cette forme est elle-même historique. Pour l'historien, la presse demeure toujours un document, parmi d'autres, un moyen d'accès à une époque révolue ; l'historien considère d'abord la presse comme un "medium" à travers lequel on peut lire un temps donné : la forme de ce medium ne le retient que pour les limites de l'information qu'il lui procure, elle n'est pas en elle-même un objet d'étude. Pour notre part, nous retenons d'abord l'attitude "naïve" du lecteur usuel qui croit lire des "informations", mais qui, lorsqu'on lui demande ce qu'il fait, répond par ce qui est l'objet exact de notre étude : il "lit le journal".

L'historien de la presse, lui, procède d'une façon différente (1). "Grâce aux renseignements que lui fournissent les sciences classiques et les journaux eux-mêmes, l'historien de la presse cherche à reconstituer cette histoire dans ce qu'elle peut avoir de spécifique". Pourtant, cette spécificité là n'est pas aisée à reconnaître et P. Albert poursuit : "il ne pourra jamais délimiter exactement le domaine de ses recherches". Car l'unicité de l'objet, ou même sa simple définition, ne va pas sans faire problème : "qu'est-ce qu'un journal ? Le produit de l'entreprise de presse par les conditions techniques et rédactionnelles de sa fabrication et par les services qu'il rend à ses lecteurs peut être analysé, mais non défini. Instrument à la fois d'information, d'éducation et de propagande politique, d'information et de spéculation

(1) P. Albert a défini de façon tout à fait remarquable les perspectives et les contraintes de l'histoire de la Presse dans "Remarques sur les recherches en histoire de la presse", Bulletin d'Histoire Moderne et Contemporaine, Bibliothèque Nationale, n°9, Paris, 1975.

boursière, de culture à tous les niveaux, de distraction etc.. Il ne peut être étudié que dans ces différentes fonctions. Mais ces analyses ne peuvent rendre compte ni de son véritable rôle dans la vie nationale, ni de son influence sur l'opinion publique, ni de sa place dans la vie des individus" (1). Si l'historien de la presse ne peut parvenir à opérer une synthèse de tout ce qui constitue la Presse, il doit en revanche, procéder à des enquêtes particulières sur chacun des aspects qu'il aura pu cerner. C'est ce qui explique, à la fois, le foisonnement très important des travaux d'histoire sur la presse, et, en même temps, leur extraordinaire morcellement. Nous ne voyons pas là l'indice d'une incapacité de l'histoire ; il nous aide au contraire à mieux comprendre la spécificité de cet objet : le journal est un médium, et pour cette raison même il est au point de rencontre de tout ce qui s'y croise. En somme l'historien, dans ses recherches multiples, mime en quelque sorte la pluralité des faisceaux dont la réunion constitue le journal. Et, si nous en croyons P. Albert, le véritable historien, construira ou reconstruira les diverses voies qui mènent à ce "carrefour" (2) et ne peut que s'en tenir là.

(1) P. Albert, "Remarques sur l'histoire de la Presse sous la IIIe République", "Le mouvement social", oct. déc. 1965, n°3, p.58.

(2) Le mot de "carrefour" est emprunté à M. Mouillaud Formes et stratégies des énoncés de presse. Thèse dactyl. Université Paris V, 1979.

C'est ce lieu de rencontre, en lui-même, qui nous importe. Nous avons donc besoin de recourir aux historiens de la Presse, mais notre propos, on le voit, n'est pas identique. La seconde différence radicale qui nous écarte de la démarche historique est qu'il ne peut y avoir d'histoire que du particulier ; l'histoire de la Presse renvoie aux journaux alors que notre démarche nous conduit de la Presse au "journal". Pour nous aussi, bien entendu, le "journal" est un médium, et le point où viennent se croiser beaucoup de choses, d'hommes, et de représentations, mais au lieu d'en suivre le fil et de voir par là quels fils tiennent plus particulièrement tel journal, nous tentons seulement de comprendre, dans la forme que prend ce croisement, le sens de ce qu'est une information. Notre "journal" est donc bien un objet fait de ce croisement même.

C'est pourquoi sans doute notre travail est articulé autour de ces questions anciennes que leur simplicité rend inépuisables : qui parle dans un journal ? De quoi parle-t-il ? (à la fois lorsqu'il raconte et lorsqu'il juge). Dans chacune des parties de notre réponse, nous retrouverons, sous des formes diverses, de semblables "croisements" : croisement des voix auxquelles on donne la parole, croisement et conflits des représentations qui font l'événement etc...

Bien sûr, nos réponses ne peuvent venir qu'à la suite de questions partielles pour lesquelles il nous faudra recourir à des outils appropriés. Là encore, c'est le statut de l'objet visé qui est en cause, et seul notre parcours peut le définir plus exactement.

Ce ne saurait être simplement par hasard que le geste et la posture du lecteur de journal ont retenu l'attention des dessinateurs satiristes ou des photographes de la vie quotidienne ; on ne peut lire un journal sans tenir cet objet d'une manière spécifique où, autrefois, Daumier, actuellement, Cartier-Bresson ou Doisneau montrent la hâte de savoir les nouvelles, la fièvre des annonces, ou le repos du bourgeois satisfait. La position des mains qui ouvrent le journal, le plient, le referment, ou orientent la page sous le regard du lecteur, indiquent un fonctionnement particulier de cette chose imprimée ; on ne peut guère lire un journal posé sur une table, à moins d'être debout, car on le verrait mal ; on tient le journal, pour suivre un itinéraire parfois compliqué, souvent proche de ces jeux qu'on appelle labyrinthes ; la lecture de "l'information" est un parcours topographique. Et il n'y a pas qu'une forme de journal, tant s'en faut, ni une seule lecture du journal.

Les formes actuelles du journal paraissent faites pour conduire à trois modes successifs de lecture du même numéro. La première lecture, ou la première vision, permet au regard de parcourir la "une", puis la dernière page, en s'attardant un peu sur le sommaire de l'une ou l'autre, lorsqu'il existe ; cette lecture, où on lit à peine, cherche rarement une information particulière : elle cherche ce qui l'attirera, répondant en cela aux modes actuelles de la mise en page ; elle nous apprend déjà que la première caractéristique de l'information est d'être une signalisation de l'information ; cette première lecture, en effet, se contente d'évaluer des surfaces, de comparer des titres, de voir les illustrations, elle n'est qu'un repérage, elle cherche des signes, les signes de ce que sont les informations du jour.

Un second temps commence après que cette première sélection ait eu lieu ; elle ne s'arrête plus au titre, elle s'attarde sur le "lead", retient le billet, mais réserve pour après la lecture de l'article ; c'est déjà une lecture, qui nous apprend que l'information contenue dans le journal ne forme pas un continuum, mais qu'elle est constituée de strates, qui, d'une certaine façon, chaque fois la contiennent toute entière. Le troisième temps de la lecture, la "vraie" lecture si l'on peut dire, ne commence qu'ultérieurement, soit immédiatement après, soit beaucoup plus tard, ce qui ne change rien au fait même de l'existence de ce troisième temps de lecture ; et on a souvent remarqué (1) qu'à l'exception des articles où le lecteur est tout particulièrement impliqué par une proximité géographique, professionnelle ou affective, du contenu de l'article, on lit rarement jusqu'au bout ; non seulement le lecteur ne lit pas tout le journal - nous savons bien qu'il n'est pas fait pour cela, ce qui, pour nous, constitue précisément une question, - mais il interrompt fréquemment sa lecture avant la fin. Le terme de la lecture ne coïncide pas avec le terme de l'article, encore moins avec celui du journal tout entier.

Ces remarques assez banales nous introduisent pourtant à une réflexion qui peut prendre une double direction. D'une part, bien que la longueur d'un article

(1) La dernière remarque de ce type est celle d'Yves Agnès et J. Croissandeau, dans Lire le Journal, éd. F.P. Lobies, 1979, p. 12-31, et p. 160.

puisse être perçue comme ayant quelque rapport avec l'importance de l'information, il est certain qu'un article court est plus facilement lu qu'un article long ; ce paradoxe apparent ne sera pas sans effet lorsque nous tenterons d'évaluer, sur les traces de J. Kayser (2) la mise en valeur d'une information. D'autre part, et c'est par cela que nous commencerons, l'analyse doit, à l'image de toute lecture du journal, prendre en compte le fait que tous les énoncés qu'on y trouve ont une place, une forme, une dimension, etc... qui les situent par rapport aux autres énoncés du même journal. Or, des trois types de lecture que nous disions en commençant, la première a pour fonction essentielle de reconnaître des énoncés dans leur site propre, et la lecture qui suit en est définitivement "informée".

C'est cela qui a conduit Maurice Mouillaud (3) à proposer pour l'étude du journal un néologisme, l'adjectif "journalique", inspiré du qualificatif "filmique" qu'il y a plus de trente ans G. Cohen Seat inventait à propos du cinéma pour rendre compte d'une spécificité liée à la matérialité de l'objet visé. Il ne s'agit pas là seulement de la caractéristique d'un support, qui s'ajouterait à la signification des énoncés, mais de la condition même de l'existence de ces énoncés. Il convient en effet d'éviter le qualificatif "journalistique" dont on sait bien qu'il a une connotation péjorative, et qu'on ne l'utilise guère que pour l'opposer à un autre terme, valorisé positivement : ainsi apprenions-nous dans les devoirs scolaires à nous défier du

(2) Jacques Kayser a ouvert la voie des études de la morphologie du journal avec un travail véritablement fondateur : le Quotidien Français, A. Colin, 1963.

(3) M. Mouillaud. Formes et Stratégies des énoncés de Presse. Thèse d'Etat, Univ. Paris V. Oct. 1979.

"style journalistique" dont on voit bien qu'il n'a pas de rapport avec notre objet. Il est plus légitime d'utiliser le déterminant usuel qui conduit à parler d'écriture "de presse" ou de discours "de presse" ; ainsi l'avions nous fait nous-même lors d'une enquête sur les attitudes de la presse écrite à l'égard du contrôle des naissances et de l'avortement, où nous opposions la représentation et la stratégie de la presse, et celles de la législation et de la juridiction de la même période (1) ; on voit par cet exemple qu'on peut aisément caractériser ainsi les propositions, événements ou attitudes propres à la presse comme institution, ensemble d'organes d'information ayant un statut et une fonction économique, sociale, etc... C'est pourquoi nous maintenons ici cette appellation. Il reste que le néologisme "journalique" nous semble tout à fait propre à appeler l'attention sur le lien à tous égards essentiel qui unit un énoncé de journal et la forme qui le fait apparaître sur la page, "à la surface du journal" comme le dit M. Mouillaud.

Un double écueil guette, en effet, l'analyse du journal. Un écueil "linguistique" d'abord tendrait à assimiler l'énoncé, tel qu'il figure sur la page, et la signification de cet énoncé dans la langue ; et il n'existe pas, à notre connaissance, de moyen purement linguistique qui permette de reconnaître la valeur topographique de ces énoncés.

(1) A.T.P. Information A 1547 CNRS. Et J. Gouazé. M. Mouillaud, E. Severin. J-F Tétu. Stratégies de la Presse et du droit, P.U.L, 1979.

Ainsi, par exemple, nous lisons, à la "une" du Progrès, le 5 Octobre 1979 :

Voie unique près d'Autun :
Neuf blessés
dans une collision
entre un autorail et un
train de marchandises

Les mots "neuf blessés" sont les premiers à être lus. Ils ont pourtant le même corps que la suite, mais ils ont une chasse et une graisse plus importante. Il est évident que l'information /neuf blessés/ surgit et domine de très loin les autres informations concernant le lieu et la nature de l'accident. Le même énoncé, écrit de manière continue et sans variation typographique aurait un sens différent où n'apparaîtrait pas de manière aussi décisive la hiérarchie des informations. On pourrait imaginer une autre hiérarchie qui accuserait l'infrastructure plus nettement en écrivant :

VOIE UNIQUE : NEUF BLESSES
dans une collision près d'Autun
entre un autorail et un train de marchandises

De l'énoncé en question, l'analyse linguistique permet de mettre en évidence le rôle des deux points dans le fonctionnement du titre, comme nous le verrons plus loin ; elle peut repérer la fonction privilégiée de certains lexèmes (/collision/) elle analyse la nature de la phrase, mais pas l'effet choc produit par la place et la taille des "neuf blessés" que nous lisons.

Un deuxième écueil est d'ordre "sociologique". Ce même vendredi 5 Octobre 1979, deux informations

de politique intérieure retenaient l'attention : une entrevue du premier ministre et du secrétaire de la C.G.C., et un discours important du Président de la République en Aquitaine. Nous trouvons, dans le Progrès et le Journal Rhône-Alpes les titres suivants :

- 1) *Résolument optimiste, au cours de son voyage en Aquitaine*
Giscard accuse l'I.N.S.E.E. de réaliser des prévisions inexactes

PROGRÈS

EN AQUITAINE
Giscard invite
les Français
• à serrer les coudes
et à travailler
ensemble • (Page 3)

JOURNAL
R.-A.

2)

**Une délégation de la C.G.C.
reçue par M. Raymond Barre
pendant plus de trois heures
*M. Menu ne perd pas tout espoir***

AU COURS D'UN LONG ENTRETIEN AVEC J. MENU
**Raymond Barre a donné
des apaisements aux cadres**
(Page 5)

PROGRÈS

JOURNAL RHÔNE-ALPES

L'analyse de tels titres peut fort bien se fixer pour but de mesurer la distance entre le discours "primaire", i.e. le contenu des deux déclarations, et le compte rendu que les journaux en donnent. L'analyse de contenu y réussit fort bien et constitue un outil essentiel dans l'approche du travail interprétatif fourni par le journal, comme nous le verrons plus loin.

Mais cette analyse ne saurait expliquer l'effet produit par les deux titres, ni le fait que, par exemple, le Journal Rhône-Alpes n'accorde pas la priorité aux propos du Président de la République, tant s'en faut.

Il nous semble donc que, dans la mesure où aucune analyse ne peut prétendre rendre compte de tous les aspects du fonctionnement de telles pages, et dans le même temps, il y a, au moins, un préalable sans lequel une enquête sur la presse manquerait son objet. Ce préalable repose simplement sur le fait que la forme des énoncés ne constitue pas seulement une plus-value donnée à certains énoncés et une moins-value à d'autres ; il est vrai que cette plus-value existe, elle sert de base aux règles de calcul que propose Kayser, par exemple, mais il nous paraît plus nécessaire de souligner que c'est cette forme même qui permet aux énoncés d'exister, que c'est l'évolution de cette forme qui a produit non seulement les journaux que nous connaissons, mais, ce qui est plus important, la nature même de ce que nous appelons l'information, et la forme de l'opinion. L'article, le titre, l'illustration éventuelle n'existent que mis en page, en eux-mêmes et par rapport à leur "environnement" (1). Les études littéraires nous ont pourtant appris que le texte "littéraire" dont l'autonomie est singulièrement plus apparente, connaît quelque chose d'analogue bien qu'indépendant de sa matérialité dans ce qu'on appelle l' "intertextualité".

C'est pourquoi, croyons-nous, l'expérience de quiconque constitue un "dossier de presse" par la réunion de "coupures" de journal se révèle souvent

(1) Une catégorie de journalistes a pour fonction précise de régir la page et ses "effets de contexte"; ce sont les secrétaires de rédaction. On pourrait se demander pourquoi ces journalistes, dont la tâche est obscure mais pourtant...

décevante. Car c'est bien de coupures qu'il s'agit. Le dossier ainsi réalisé ne constitue plus qu'un ensemble de "traces" : il conserve tout ce qui, dans son contenu, pourrait se trouver ailleurs ; il ne peut plus guère servir que d'élément de documentation. Mais, en perdant sa place, son emplacement, il a perdu une bonne partie de son sens, d'autant plus que la généralisation de la "retourne" contraint à des découpures de formes variées : il n'est plus que le morceau d'un puzzle, et se révèle souvent moins "intéressant" qu'on ne croyait au moment du découpage. On apprend ainsi, d'expérience, que la place de l'article aussi contenait une information.

Si donc, pour éviter de perdre trop de pièces du puzzle, l'amateur de journal décide de ne pas découper, mais de conserver, ainsi que font les bibliothèques, il a une solution pratique : ranger ses journaux par piles. Il découvre alors immédiatement que cette disposition lui révèle deux autres caractéristiques majeures du journal. S'il regarde la pile par en haut, il ne peut jamais voir qu'un seul journal, celui qui est au sommet de la pile ; il prend alors conscience que chaque numéro d'un journal est la réduplication de tous les autres, et qu'un seul les contient tous. Si, en revanche, il regarde cette même pile de profil, il ne peut plus rien lire, sinon l'existence de strates, où il constate que la représentation du monde que le journal construit quotidiennement est toujours une surface. Ces deux remarques, bien sûr, sont des images, mais ce qu'elles nous enseignent nous semble important : chaque numéro, chaque livraison,

... essentielle, sont généralement méconnus ou inconnus des lecteurs : ce sont les seuls sans doute dont la signature n'apparaît jamais.

est un exemplaire, elle est exemplaire de toute la série du Journal dont M. Mouillaud constate qu'elle a cette caractéristique éminente de toujours pouvoir s'interrompre, à n'importe quel numéro (1). Si chaque journal efface le précédent (chacun, nous le verrons, peut être lu comme si le lecteur ignorait celui de la veille), chaque numéro est aussi évidemment identique à celui de la veille ; c'est qu'il est en même temps le modèle et sa réalisation, un archétype et son actualisation quotidiennement recommencée. Le lecteur de journal le sait bien qui ne lit que le journal du jour et délaisse l'ancien exemplaire dès que le nouveau est paru (2). Ainsi le journal est-il toujours le même et toujours nouveau, ce qui détermine la nature de sa lecture. On peut y voir aussi le signe suréminent que c'est bien la forme du journal qui donne son sens propre aux énoncés.

La représentation fournie par le journal est une surface, disions-nous. Il n'y a, à proprement parler, sur la page de journal, que des surfaces. Pas de profondeur, pas d'épaisseur, pas de relief. La page imprimée offre une combinaison de surfaces où se trouvent projetées, à la fois à plat et côte à côte, des informations venues d'horizons divers. La page, plate, n'a pas l'épaisseur du son radio-phonique par exemple, sa vibration ou sa force percussive ; elle n'a que deux dimensions et tout doit être projeté là, sur le même plan. Ainsi, la caractéristique majeure de l'information, telle que nous la connaissons actuellement, c'est sa diversité. Car le journal ne peut rien faire d'autre que de jouer avec les éléments

(1) M. Mouillaud.o.c. cf aussi J.Baudrillard, Système des objets, Gallimard, 1968.

(2) L'exception apparente que constituent les "séries", i.e. les articles dont la parution s'étale sur deux, trois,...

de sa propre combinatoire, colonnes, justification, corps et épaisseur des caractères. C'est aussi là, sans doute, un des lieux d'existence les plus manifestes du "pouvoir d'informer" : il projette, au même lieu, ce qu'il a retenu de lieux divers, il reconstruit, sur un plan unique, ce qui provient de diverses strates de la société ; et la coexistence de tout cela produit l'énoncé spécifique de la presse et l' "information".

A dire vrai, mais nous ne pouvons ici que l'annoncer, car il y faudra un plus ample développement, la forme du journal apporte une première réponse, partielle, à une des questions centrales de ce travail : qu'est-ce qu'une information ? Toute information ne nous paraît en être une que pour autant qu'elle est différente d'une autre, laquelle, de la même façon, ne nous informe que pour autant qu'elle diffère, et ainsi de suite. Ce qui caractérise dès lors l'information, ce qui permet d'approcher sa nature et de comprendre son fonctionnement, ce n'est pas seulement le fait qu'elle résulte d'une sorte de prélèvement d'un univers particulier et soit l'objet d'un traitement spécifique, ce qui sera l'objet de notre seconde partie, c'est que la page de journal fasse coexister tous ces éléments : c'est l'assemblage qui fait l'information. "Un million de personnes à Philadelphie pour accueillir Jean-Paul II".

...
plus rarement quatre numéros, n'en est pas vraiment une parce qu'on peut toujours prendre une "série" après le début. Le "feuilleton", lui, est assez différent comme nous verrons plus loin.

"Neuf blessés à Autun". "L'O.L.P s'engage à respecter le cessez-le-feu". Trois "informations" qui, toutes, viennent d'ailleurs et se mettent à exister pour le lecteur que nous sommes par leur collocation. Au départ, c'est pourtant la même chose : des dépêches, transmises par la même voie, sur les mêmes appareils, avec la même langue et les mêmes codes. A l'arrivée, c'est l' "actualité".

C'est pourquoi il nous a paru nécessaire, avant d'analyser ce qui paraît constituer seul le discours de la presse, c'est à dire la place du locuteur, et les formes narratives et argumentaires qu'il construit, de tenter de rendre compte de ce dispositif propre au journal, forme de la page, système des colonnes, typographie et illustrations, produits d'une longue évolution dont nous retiendrons quelques repères qui nous semblent essentiels ou particulièrement importants.